

Tu poses ton doigt de cristal
Sur la géographie disserte du cœur,
Souffleur de verre où se dispersent les bulles
Le long des jours hésitants
Et des latentes angoisses

Je sens bien que Tu es en moi
Ce Veilleur de quart qui dérive la houle
Vers la profusion bleue du givre,
L'été, pure Radiancé des fruits,
Emergence instantanée des plus lourds désirs
Rayonnement dur de la pierre dans son Scintillement Secret.

Silvaine Arabo

Espagne

Coup de fouet sous la nuque du désir
rêve andalou pierre endormie
manducation délicieuse
sous mille ventres qui neigent.

Espagne !

Coup de poignard au flanc des absences
Fibrillations glacées
chœur des chevaux fous
tempes mouillées

entrailles éclatées de l'Imaginaire.

Espagne...

Coup de taureau au milieu des arcades
psalmodies blanches, gitanes,
roses, grêles, aigus les talons,
odeur de frangipane

sous l'oreiller tranquille de la mort.

Espagne !

Ton silence de sorcière
gifle aux frontons pâles des martyrs
les œillets sanglants du désir :
martèlements galops obscurs

lourds galops femelles de l'insoumission !

Espagne...

Profils d'oliviers gris
crépis de cendres chaudes
vieille habitude aux reins cambrés
sous les déchirures de la Mémoire.

Détonation

C'était un oiseau, un bel oiseau,
un oiseau couleur de feu
avec quelques plumes blanches

C'était un oiseau, un bel oiseau,
un oiseau qui neigeait goutte à goutte sur le sol
Son sang vermeil.
C'était un oiseau,
un bel oiseau qu'on entendait le soir sur les terrasses

C'était un oiseau de mer, un oiseau de flamme,
un écho des montagnes sauvages,
là-bas... C'était - et je voudrais ne pas m'en souvenir -

C'était hier

dans le claquement sec des fusils et le pas épais des hommes

C'était hier : un murmure affolé dans les oliveraies
une fièvre qui courait sur le Guadalquivir un frisson

Pour dire la mort de l'oiseau
ses soubresauts
l'éternité de son chant
la malédiction des gitanes en pleurs
contre ces hommes bottés

Casqués de nuit.

C'était un oiseau, un bel oiseau,
un rossignol
d'Andalousie

On l'appelait

Federico Garcia Lorca ⁽¹⁾.

Silvaine Arabo

(1) Federico Garcia Lorca, grand poète espagnol, originaire d'un petit village près de Grenade, fut assassiné par les fascistes (fusillé) en 1936, lors de la guerre civile espagnole.

SOUS-JACENCE

Tiges et nervures se dressent pour balbutier les lettres d'un alphabet souterrain. Tiges et nervures et désir
Parce que seul le désir consent,

Même s'il répète ses rivières d'ombre.

J'en appelle à la Stèle - autre métaphore sous les colonnes des portiques -, à ce chemin d'artères d'où jaillit la mer, à ces voussures multiples sous la parole.

J'en appelle aux sous-jacences qui se savent et se répercutent
J'en appelle à ce surgissement, cette turgescence dans l'air arrogant et caillouteux.

Les grandes coupes du sacrifice couleront comme oboles sur les marches désaffectées des temples
Des prêtres s'agenouilleront
parmi les roses.

Un amenuisement de paupières cerne mal les contours ennoblis des vols d'oiseaux migrants
Il semble qu'il n'y ait survie dans ces déserts de givre : pics, croches, accords, structures ouvertes où glissent des bateaux, le long des pins, vers l'embouchure et sa drague de lacs, là où les pêcheurs tendent leurs filets, dans l'espoir de quelque prise indicible et bondissante.

Quel ultime veilleur dans la nuit des hunes saluera le coq, glissant parmi nos étraves ?

Nous mêlons aux couleurs fondamentales notre infinie palette : corps et cœurs y caracolent, s'y entrechoquent,
Forçats des destins, forçures d'oiseaux !
D'ambre, de miel est notre renoncement.

Nos plaines furent oxymores, soudoiement cru de lumière, et le visage qui rayonne aujourd'hui rappelle ces éternités d'enfances où les petits chemins forés ne menaient nulle part, c'est-à-dire de l'Instant à l'Instant.

Un sous la croûte des désirs : un pour dire que nous aspirons, que le désir n'est que l'espace de l'Un à l'Un, n'est que cet espace de jouissance à Soi-Même accordé pour multiplier la jouissance.

Forêts de givre, en flaques de lumière, m'ont converti toute absence.

Je surseois à ma nuit comme d'autres, au milieu d'insomnies, s'inventent l'écorce protectrice du sommeil
Je rejoins vos cohérences d'images, vos voiles sous le soleil, vos jaillissements de graviers, vos baies ensablées.
Je rejoins tout méandre qui mène à vous par le plus court chemin : j'absorbe tout paradoxe, toute évidence tue, tout sanglot sur les oreillers de l'amertume.

Car, fécondés de gouttes, projetés vers d'invincibles destins, nous gravissons notre ruche, immobiles, pèlerins des hauts-fonds, funambules d'autres toits, plantés d'ivresses belles et de couteaux ravageurs.

O vertige du peu par où nos pores ont glissé, exsudant cette neige où le Verbe enfin rejoint toute chair
la recrée Oiseau ;
où des paillements de nuit s'esquivent le long des couloirs de la mort, vermines harcelées de hauts fouillis, de grains mats et silencieux, de boréalités cachées, d'invisibles tours de guets,

Comme des ailes dans l'air abandonné du matin.

Silvaine Arabo

I

Il s'agissait d'inaugurer la seule Artère vibratoire qui fût prendre au sérieux le mot : la parole est sacrée, lorsque, dans la rémanence ancrée des jours, elle stipule l'Objet, l'Acte, l'Etre... Lorsqu'elle épouse le contour subtil de la chose en mouvement.

Ne peut se dire poète que le Démiurge !

Engorgements sacrés des messes blanches ! Piailllements d'oisifs ! Où donc les Oiseaux de la Plénitude ? Où les miroirs des Muettes Révélation ?

Il faut à présent accoster aux rivages de l'essentiel, qui est Acte ! Assumer le roucoulement passif des attentes, dans les vergers des fruits, faute de quoi tout n'est que redites ! Jusqu'à cette frange amincie du désir où le poète troque son identité profonde contre les mirages brûlants de l'égo, ne laissant plus filtrer - translucide à peine - que ce Discours Souverain, où meurent les flancs hideux du dragon !

Car le poète est trompette de l'Ange, quintessence musquée, zébrure du cri, abolissant, d'un coup de nuque, la seule distance où la Conscience, distordue, scindée, réintègre ciel et terre.

Sur les claies du temps mûrit le Grand Oeuvre du poète. C'est un feu doux, régulier, inextinguible.

Ni Rimbaud, ni Mallarmé n'échouèrent, ainsi qu'ils le crurent. Ils furent cette parole profilée que fait vaciller l'épaule tournoyante du Miracle : axe (re-trouvé ?) où l'Epée forge la cohésion guerrière des corps, porteurs du Nom, c'est-à-dire de la Parole.

Car juste - réajustée - la parole est Pouvoir, attribut divin de l'être incarné, dans la flamboyance ultime de ce rouge si particulier - Teinture universelle, mêlement intime des corps célestes - dont l'unique fonction est d'être Musique, Mouvement perpétuel, Pure Lumière à se dissoudre dans les veines tièdes d'un terreau neuf, et que réinventent - jamais vues encore - d'inouïes et infinies citadelles : secret des pierres enchâssées dans le Demain des jours, en soi lumineux et Mémoire Absolue.

Chant II : Histoire d'un grand arbre

Chef Joseph est poète, guerrier aussi.
C'est en guerrier que Chef Joseph raconte la mort de l'arbre :
C'était un arbre si grand – gigantesque – vous n'imaginez pas
C'était un arbre immense et ses ramures
S'enfonçaient
Jusque dans le cœur du Soleil.
Il était si haut, cet arbre, que jamais
Non jamais
Le regard ne pouvait l'embrasser.
Et moi
Chef Joseph
Sous ses feuillages
J'écoutais d'insensés oiseaux
Me conter l'histoire fameuse
De ma Terre et de mon Peuple.
Ils disaient, ces oiseaux, que l'arbre n'avait pas de fin
Là-haut verticalement
Que l'arbre charriait en lui rivières et prairies
– Les prairies du Grand Ouest –
Et les troupeaux, martelés, des bisons innombrables...

Et disait Chef Joseph
Que l'arbre avait poussé ses ramures
Par delà les portes du Soleil...

Silvaine Arabo

Chant III : Le Souffle des Ancêtres

Voici le souffle des ancêtres !
Voici le Souffle des Ancêtres !

La brume là-bas aux confins des rêves...
Récifs et rivières sauvages
S'y jettent dans des gouffres tels – ô Visages Pâles –
Que le monde sur son axe vacille
Perd pied
S'en retourne au néant.
Le Souffle des Ancêtres sur les grands daims magiques
Qui te regardent fixement,
Visage Pâle,
Sur les lucioles de la nuit
Sur toute chair apaisée
Sur les grands tipis sous la lune
Sur la pierre aiguisée avec ses éclats durs
– Yeux froids recouverts de paupières –
Sous la peau déjà tannée du bison blessé,
Le Souffle des Ancêtres comme une buée
Sur le miroir sans tain des lacs
– Qui sont si clairs qu'entre les pierres roses
On voit circuler truites et saumons –
Le Souffle des Ancêtres dit Chef Joseph
Si loin en songe menant sa tribu, le Souffle
Des Ancêtres !

Silvaine Arabo

Chant IV : Où l'on se souvient des bouches d'or...

J'ai besoin de me réconcilier avec la pierre
Et l'eau dit Chef Joseph et les arbres,
Sur mes forêts de lacs je suis le Maître du feu.
O mes silex abandonnés ! Squaw si belle sous la lune !
Je marcherai encore et encore le long des siècles
Pour dire toute sa beauté ravagée,
O Visages Pâles qui jamais n'avez voulu savoir !
Ainsi dit Chef Joseph : les nuages couraient dans le ciel
La nuit
On entendait des hurlements de coyotes
A demi cambrés
Sur la légèreté du sommeil ;
Dans des lieux si vastes,
Visages Pâles,
Que la Terre n'est plus qu'un point.

O Terre
Dispense Ta Sagesse dit Chef Joseph !

Et nous émergions à l'aube
Lavés,
Sacrés encore par des blancheurs de neiges
Crues
Immaculées
Qui nous éblouissaient comme couteaux
Comme des lames dont la fin ultime
Sans cesse nous échappait.

Et nous faisons crisser nos mocassins
Et coulaient nos paroles de nos bouches d'or
Et des plumes d'oiseaux fantastiques
Auréolaient l'ocre rouge de nos psalmodies.

Ainsi dit Chef Joseph

Silvaine Arabo

Chant XXVI : La Vision de Chef Joseph lors de sa dernière Danse du Soleil

Nous sommes d'un autre univers dit Chef Joseph
Nous n'appartenons pas au temps de l'Homme Blanc
Nous regardons les couleurs du ciel
Et la courbe qu'y fait l'oiseau.
L'homme blanc ne pense qu'à s'enrichir :
Pour cela il pille
Et viole
Et tue.
Nous n'appartenons pas au temps de l'Homme Blanc
Dit Chef Joseph
Mais à une autre histoire...
Une Histoire dans laquelle toute chose créée
Révèle la Signature cachée de Wakan-Tanka,
Le Grand Esprit.
En cela nous la respectons
Nous savons
Qu'elle est notre sœur ici-bas.
L'homme blanc détruit, sans rien savoir.
Il invente des croyances qui l'arrangent
Pour justifier ses meurtres
Et son goût du profit.
Jamais il n'écoute, ne regarde, ne sent :
Il n'entend que le bruit vain de ses pensées
Toutes faites
Agitées comme feuilles dans le vent.
Il n'entend que cela
L'homme blanc
Dit Chef Joseph.

Ecoutez, Frères,
Ecoutez ce que dit Chef Joseph :
Nous ne vengerons pas nos morts
Nous n'avons pas de haine en nos cœurs
C'est la Nature qui agira : elle fera
Ce que bon lui semble, la Nature irritée !
Mais écoutez-moi, Frères, de grâce écoutez-moi :
Un jour
L'homme blanc comprendra
Et il pleurera sur ses crimes.

Il comprendra, l'Homme Blanc, dit Chef Joseph,
Car il est notre frère aussi,
Et il connaît Wakan-Tanka :
Simplement
Il a tout oublié...

Un jour
L'homme blanc aussi parlera
A l'Esprit de l'Arbre
Et du Feu
Et de l'Eau
Et de la Pierre.
Il leur parlera dit Chef Joseph,
L'homme blanc,
Parce que c'est son avenir !

Croyez en ma vision Frères
Car j'ai reçu La Vision
Et mon âme – pourtant triste – déborde de joie :
C'était il y a bien longtemps
A notre dernière Danse du Soleil.
Ils étaient venus, les Indiens, comme chaque année
Des quatre coins de l'horizon,
Ils étaient venus, dit Chef Joseph,
Une dernière fois ensemble
Fêter le début de l'été,
Au temps de la Lune des Cerises Rouges...

C'est là que la Vision me fut donnée.
Je vis dans les années des années
Le ciel s'élargit
Le Soleil m'ouvrit ses portes
Alors
Je vis l'Homme-Dieu dit Chef Joseph !
Il ressemblait un peu à l'Homme Rouge
Mais son corps semblait transparent,
Il était pourtant bien réel et on pouvait le toucher.
Quelque chose alors - comme un éclat de diamant -
De l'intérieur du Soleil
Se leva,
Et s'adressant à moi
Me parla...
Et il me fut dit ceci :

"Voici l'Homme de la Terre,
C'est l'Homme Rouge avec le Blanc
Et le Jaune et puis le Noir".

Et je vis aussi dit Chef Joseph
L'Homme de la Terre, l'Homme de transparence,
Un avec toute chose :
Il était
La Pierre
Et l'Eau
Et le Feu
Et l'Esprit du bison
Et Celui du coyote
Et Celui de l'élan.
Il était toute chose dit Chef Joseph
L'Homme-Dieu,
Il était le Soleil même

Et les rayons de son sourire
Illuminaient tout sur la Terre
Et dans le Ciel.
J'ai vu cela dit Chef Joseph
Je l'ai vu
Il y a bien longtemps maintenant.
C'était l'époque où les Indiens dansaient ensemble
Leur dernière Danse du Soleil,
Au temps de la Lune des Cerises Rouges...

Avant que l'Homme Blanc
Ne les disperse comme feuilles dans le vent
Et ne décime tous nos peuples
Comme neige fond
Au Soleil de Mars.

Ainsi dit Chef Joseph

Silvaine Arabo